

La circulation des dynamiques

Comment la centralité des images de la jeunesse renvoie-t-elle à une marginalisation de la jeunesse réelle ? L'idée de jeunesse ne reste-t-elle pas manipulée ? Pour faire circuler des dynamiques, ne faudrait-il pas ré-apprendre les différences d'âge, tout en construisant des alliances inter-générationnelles ?

Une des difficultés pour la jeunesse, c'est d'arriver à s'épanouir dans un pays qui, comme le nôtre, n'a jamais trop aimé l'échange ni le commerce. La France a des difficultés à admettre qu'elle est un pays de diversité ; du coup, on y préfère les pyramides aux choses mouvantes, les organisations figées aux réalités qui bougent. De ce fait, le risque de voir surgir une espèce de déni de l'autre, de racisme y est toujours latent.

Dans le contexte français, on a vu, même chez les mercantilistes et les physiocrates du XVII^e siècle, qu'il y avait un refus de l'autre et que le commerce, le décloisonnement n'apparaissaient jamais comme facilement acceptés.

LA NOUVELLE ORIGINE

Isidore Isou, le magnifique théoricien de la jeunesse dans les années d'après-guerre, qualifie les jeunes de « non-échangistes ». Ils ne participent pas aux circuits de l'échange. Isou traduit une vision culturelle en rupture, mais bien française également. En France, il y a une tendance à vouloir être un pays de jeunes sans échange. Or, plus que jamais, la jeunesse se connecte et échange bien plus que toutes les autres générations.

La priorité française devrait être d'échanger avec sa jeunesse. Fondamentalement, ce n'est pas ça qui se produit spontanément. Il y a des débats sur l'éducation, des débats sur l'école, sur ce que les familles devraient faire par rapport aux jeunes, sur l'autorité. Mais il y a peu de débats fondés sur l'écoute, l'envie de parler aux jeunes, de les entendre. Dans le débat « Modernité On-Off » organisé sur les jeunes, il y a eu une phrase terrible prononcée par une ancienne ministre remarquable (Marylise Lebranchu) : « Le baby-boom est une catastrophe, notre génération – celle qui se dit : “Ils vont tout nous piquer” – écrase la jeunesse. Les plus de cinquante ans, mais aussi les plus de quarante ans pensent se suffire à eux-mêmes. Leurs générations n'attendent pas les jeunes dans leurs boîtes de production, elles n'ont pas besoin de renouveler la main-d'œuvre. Elles n'attendent pas non plus des jeunes qu'ils leur donnent un coup de main sur les nouvelles technologies. »

Cette façon de voir, lucide, autocritique, tournée vers le besoin de changement, était en même temps

L'ESPOIR

désespérante. Elle dépeignait trop bien un pays dans lequel on a voulu croire pendant longtemps en la jeunesse sans vouloir croire en l'échange. En tout cas, nous souffrons d'une grande incapacité à échanger avec la jeunesse.

De nos jours, on parle de start-up, de réseaux d'entreprises : il y a malgré tout des choses qui sont en train d'évoluer. L'arrivée des technologies dans la vie de tous les jours amène tout de même des parents, des grands-parents à être attentifs aux savoir-faire des jeunes. Lorsqu'on voyait des jeunes absorbés pendant des heures dans des jeux vidéo, on avait envie de dénoncer leur enfermement. Lorsqu'on leur parlait, ils ne tournaient plus la tête ! Mais, à partir du moment où on utilise soi-même des outils technologiques, comme les téléphones portables, qui, réflexion faite, ne sont pas faciles à utiliser (comment fait-on pour entrer des noms dans la liste de numéros de téléphone préférés ?), on appelle le jeune de service pour se faire aider.

Quand on installe son premier micro-ordinateur alors que l'on est un peu âgé, c'est très compliqué de le faire sans demander de l'aide à un jeune. De surcroît, lorsque la première panne ou le premier bug arrive, c'est la panique à bord s'il n'y a pas quelqu'un de dix-sept ans dans l'environnement immédiat.

D'où certaines initiatives entrepreneuriales comme Geek Squad, aux États-Unis, première entreprise fondée sur l'idée que toutes les personnes, les seniors en particulier, n'ont pas toujours un jeune à portée de main. Il faut donc qu'il y ait une entreprise de

LA NOUVELLE ORIGINE

jeunes qui puissent répondre à cette attente. Le fondateur en parle avec beaucoup d'humour, lui qui, en pleine bulle Internet, explique qu'il avait envie, comme tout le monde, de monter sa start-up, mais qu'il n'était pas d'un milieu social qui lui permettait d'avoir trois sous d'avance pour trouver un *business angel*. Il lui fallait donc lancer une entreprise n'ayant besoin que de très peu de capitaux, et pour cela il ne voyait pas d'autre solution que de proposer du service. Il a donc créé le métier de plombier de l'informatique. Cela consiste à « déboguer », installer, réparer l'équipement informatique à domicile. Il ne voyait que deux voies pour faire ce métier. La première voie est high-tech et consiste à détecter les pannes à distance par le moyen de systèmes experts et centralisés. Cela suppose des capitaux absolument hallucinants à engager pour que ce système fonctionne. L'autre voie est celle de l'artisanat, avec une équipe performante constituée de petits génies de l'informatique. Mais comment faire pour motiver ces derniers à se consacrer à des clients qui n'ont aucun attrait culturel à leurs yeux ? L'initiateur de Geek Squad s'est simplement dit qu'il fallait que cette activité devienne le job le plus marrant du monde.

Il a ainsi inventé une bulle de rêve et d'excitation autour de laquelle s'est fixé le projet. L'entreprise s'est inspirée de séries télévisées telles que *Deux Flics à Miami* ou de films comme *SOS Fantômes*. Les employés se sont métamorphosés en éradicateurs de bugs, virus et autres bestioles numériques. L'équipe s'est dotée de codes vestimentaires, à la façon des

L'ESPOIR

agents secrets américains. Chemise blanche et cravate noire sont de rigueur. On roule dans les rues des villes en voiture blanche et noire parée de blasons « Brigades Geek Squad » sur les portières. Quand un membre de la « brigade » se présente chez un client, on ne lui ouvre la porte qu'après qu'il a dégainé de sa veste une plaque analogue à celle des policiers. Les membres de l'équipe ont des titres ; le patron est le *chief inspector*, par exemple. Du fait du formidable mythe que cette entreprise a su mettre en place, ce projet a été racheté par un puissant groupe de commerce informatique, Office Depot. La petite aventure est devenue une des plus grandes entreprises américaines de services.

Un nouveau métier, s'inspirant systématiquement de *SOS Fantômes*, s'est ainsi développé dans tous les pays du monde, y compris en France. On y retrouve toujours des jeunes, très compétents, qui se créent leur propre mythologie d'action pour que ce métier ne soit pas répétitif. Cette activité, vue sous l'angle du scénario et du mythe, permet de côtoyer sans ennui des gens de générations différentes qu'il serait probablement impossible pour un jeune de fréquenter ailleurs que dans cet échange autour des nouvelles technologies.

Dans tout cela, on constate un mouvement de valorisation de la jeunesse.

En réinventant des circuits d'échange, la jeunesse, trop souvent mise à l'écart, démontre qu'elle fonctionne pourtant et qu'elle invente même ses propres circuits pour fonctionner.

LA NOUVELLE ORIGINE

Derrière ces différentes idées, il y a l'embryon d'une alliance intergénérationnelle. Au-delà d'initiatives entrepreneuriales éparses, une telle alliance pourrait revêtir un sens politique. Ce ne serait pas la première fois dans l'Histoire qu'un mouvement politique se bâtirait non pas sur l'expérience d'une seule génération, mais sur la mise en relation de l'expérience de plusieurs générations différentes.

En France, le courant de la deuxième gauche s'est ainsi construit autour d'une alliance de la gauche minoritaire des années 1950 – anticoloniale et mendésiste – et des mouvements de la génération 68.

Au stade Charléty, Pierre Mendès France avait voulu, par sa présence, incarner un débouché politique possible de Mai 68. Ce ne fut pas un succès mais cet acte ouvrait la porte à une rencontre de militants issus de traditions, de générations et de visions du monde différentes.

Cela donnera naissance au mouvement de la deuxième gauche, notamment porté par Michel Rocard, et très inspiré par l'évolution de la CFDT. Celle-ci ajoute l'aspiration autogestionnaire aux valeurs de la deuxième gauche. De nouveaux mouvements sociaux voient le jour. Émerge aussi la reconnaissance de l'importance des combats des féministes et des anti-institutionnels divers. Tout cela résulte d'une espèce de rapprochement entre les générations.

La question que l'on a envie de formuler est : comment pourrait-il y avoir aujourd'hui une rencontre du même type ? Elle est esquissée par ce qui

L'ESPOIR

se joue sur les technologies d'information : celles-ci résultent largement d'idées, de projets, de représentations du monde conçus dans les années 1970, et leurs premiers utilisateurs sont aujourd'hui les jeunes. Mais, au-delà, il faut viser la rencontre humaine entre la jeunesse d'aujourd'hui et les générations antérieures, qui ont vécu leurs propres projets, leurs propres désillusions, leurs propres échecs, mais qui peuvent avoir encore leurs propres messages à transmettre. La jeunesse des moins de vingt-cinq ans partage des valeurs communes avec la génération 68, notamment autour de l'idée de diversité. Mais elle conçoit des modes d'action et d'intervention très différents de ceux qui ont pu être imaginés quarante ans plus tôt.

Plus personne ne croit aux partis centralisés ni aux groupuscules d'un autre temps. L'heure est à la connexion, à Internet, aux *flash mobs*, aux réseaux d'amis. N'y a-t-il pas dans ce renouvellement les premières bases d'une alliance ?